Créteil se raconte



9

Mars 2006

3 Le labyrinthe

7 Quand le coq chantait au Noyer Habru

12 Au temps des topinambours

17 A deux pas de l'école, un maréchal ferrant, ferrait...

27 Retour de Valparaiso

31 François Desmont, Joinvillais et Cristolien passionnément...

La guerre des boutons (Suite)

Dans « Créteil se raconte » n° 6 (septembre 2003), Michel Cartier évoquait la guerre des boutons au Mont-Mesly. Voici la suite des aventures de nos hardis galopins.

Le labyrinthe

Nous avons déjà abordé l'architecture dans le cadre de la construction d'un fortin. N'étant pas des descendants directs de Vauban, l'efficacité de la construction s'est avérée, dans la pratique, très insuffisante. Notre terrain de jeux comprenait une surface importante d'herbes sauvages et en particulier d'orties. Ces plantes s'élevaient à environ 1,50 m, 1,70 m et avaient colonisé 900 m^2 soit un rectangle de 30 m de façade, par 30 m de profondeur. Cette aire de jeux était le groupe Allezard qui était à l'époque un terrain vague. Pour des enfants en culottes courtes, cette flore rendait le terrain totalement impraticable. Armés d'une badine chacun, nous avons tracé des chemins s'entrecroisant dans tous les sens. Nous avons commencé notre débroussaillage à partir de la sortie de secours, celle qui nous permettrait de nous échapper en cas de nécessité extrême. Puis nous



Photo :
Archives municipales
Fonds Henri Locuratolo

avons créé des fausses pistes, aboutissant à des culs de sac, loin de notre PC opérationnel. Enfin nous avons créé notre centre opérationnel. Ce travail nous a pris beaucoup de temps, et nous nous sommes organisés pour passer malgré tout, agréablement ce temps.
Nous étions quatre à travailler ; l'un de nous disposait d'une bicyclette, ce qui était un bien plutôt rare à cette époque, surtout une bicyclette pour enfant. Celui qui était le propriétaire de cet engin a accepté de la prêter pour récompenser les travailleurs par un tour sur une piste rectangulaire qui se trouvait à coté de ce terrain tous les quarts d'heure. Et chacun notre tour, nous profitions de cette aubaine.
J'ai d'ailleurs appris seul à monter à bicyclette, en une matinée, et sans tomber et je vais vous expliquer comment apprendre sans difficultés à faire de la bicyclette, comme je l'ai appris.

1) En posant le pied gauche sur la pédale droite, faire de la patinette pour apprendre à se stabiliser sur deux roues, c'est très facile.
2) En posant le pied droit sur la pédale droite, faire de la patinette comme précédemment, c'est pas beaucoup plus compliqué.
3) Reprendre l'étape deux et s'habituer à passer la jambe gauche au-dessus de la selle pour s'y asseoir ; cette pratique garde l'équilibre mais assis en hauteur, repasser la jambe par-dessus la selle, propulser comme précédemment, puis repasser la jambe pour se rasseoir.
4) Enfin même pratique, mais en appuyant sur les pédales… attention aux retours en arrière

Mais revenons à cet édifice : à vrai dire, seuls les constructeurs de cette forteresse naturelle pouvaient ne pas s'y perdre ; et la conscience de cet état de fait nous rendait plus courageux.
Pour rendre définitivement opérationnelle notre « construction », nous avons constitué une réserve de pierres de toutes sortes, de façon à pouvoir tenir un siège.





Photo :
Archives municipales
Fonds Henri Locuratolo

Ce travail a cependant été payant. Dès la première attaque notre peine a été remboursée.
Nos assaillants, devant l'impossibilité de pénétrer cette forêt piquante, ont systématiquement battu en retraite, et depuis lors à chaque attaque dès que nous pouvions accéder à notre repaire, nous réussissions à les repousser.
En hiver, la guerre était terminée.

Michel CARTIER

Quand le coq chantait au Noyer Habru

Nous sommes arrivés, mon mari et moi, en 1939 dans la petite cité-jardin du Noyer Habru. Ces petits pavillons aux toits rouges nous ont de suite souri. De souche paysanne, nous étions heureux de nous retrouver entourés de champs de blé et de betteraves, de grands marais où salades, radis et autres primeurs s'épanouissaient au printemps. Bien sûr, il y avait des châssis et des cloches mais nous n'apercevions pas ce qu'ils contenaient.

Photo :
Archives municipales
Fonds Madame Vincent



De notre pavillon, nous pouvions voir la nationale 19, elle était bordée de grands arbres, ce qui ne nous empêchait pas de voir les autobus passer ainsi que les convois se rendant à pied au cimetière, réunissant famille et amis.

Dans la rue Saint Simon, on apercevait le haut de la tour Eiffel et même de notre grenier, les hangars d'Orly. C'était vraiment la campagne notre cité car dans les champs tout autour il y avait des attelages de chevaux pour les outils agricoles.

Dans cette cité, nous nous connaissions tous, les enfants jouaient dans les petites rues et sur la place de Neuflize ; nos trois enfants en faisaient partie ; il n'y avait pas de voiture, peut-être une ou deux à notre arrivée, des voisins jouaient aux boules sur le trottoir.
Des commerçants passaient, un fermier avec une voiture à cheval nous apportant du lait et du fromage d'une ferme de Créteil, la laiterie Magie et Hansel, un boulanger, un crémier de Melun.
Au bout de la rue Saint Simon, deux épiciers, un dépôt Caïffa et Monsieur et Madame Carré se faisant vis-à-vis, tous deux livrant à domicile. C'était très confortable pour les personnes âgées car c'était un amical moment de causette.

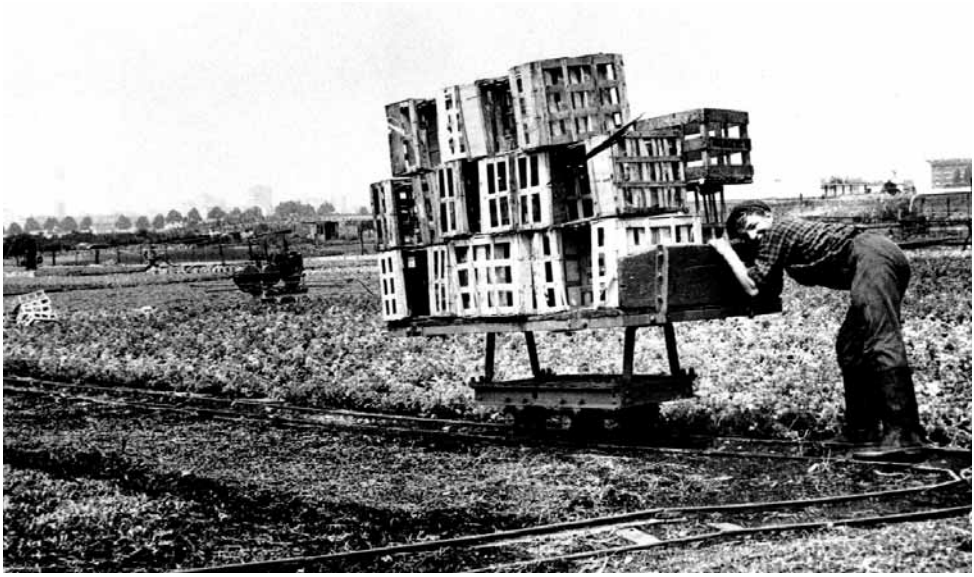


Photo :
Archives municipales
Fonds Henri Locuratolo

C'était encore l'époque des rémouleurs, affûteurs de ciseaux qui nous rendaient bien service, des marchands ambulants de draps ou tissus. Bref, c'était une grande famille, les enfants avaient leurs entrées à peu près partout, on se parlait d'un jardin à l'autre et les soirs d'été, les conversations n'en finissaient pas, il n'y avait pas de télévision.

Chacun avait un petit jardin, son poulailler, quelques lapins et le matin, tout le monde était réveillé par de stridents cocoricos !

C'était un mini village dans Créteil. Je crois que nous étions 10 000 âmes. Les champs de blé étaient jonchés de coquelicots, de bleuets et de marguerites.

Dans la rue Saint Simon, nous avions aussi les carrières de sable avec leurs trémis qui faisaient beaucoup de bruit et les camions qui allaient et venaient tout aussi bruyants.



Les carrières de Créteil
Photo :
Archives municipales

Ces carrières appartenaient à Messieurs Albia et Clément. Elles ont tenu une grande place pendant la guerre et l'après-guerre.
L'hiver, avec les pluies et les boues, les routes et trottoirs qui n'étaient pas goudronnés, nous revenions des courses, du travail, de l'école avec des chaussures bien crottées.
Nous étions tous locataires, plus ou moins aisés, mais l'ambiance était bon enfant, on se retrouvait au marché ou conduisant nos enfants à l'école ou au catéchisme, tous au même niveau car personne n'avait de voiture.
L'autobus sur la Nationale 19 pour aller travailler, le métro à Charenton pour d'autres, enfin le vélo ou la marche à pied.

Je ne parlerai pas des mauvais moments de la guerre, d'autres en ont parlé avant moi. C'était très dur, les bombardements, les privations, les attentes en file pour recevoir l'équivalent de nos tickets de rationnement,

beaucoup de tristesse, de la misère, de l'incertitude pour tous. Laissons ce mauvais passé de côté et parlons du présent. Une fois tout rentré dans l'ordre, la vie a repris petit à petit. La cité s'est transformée, les pavillons ont été vendus, les locataires partis ou devenus propriétaires. Les constructions s'élèvent de tous les côtés, le grand Hôpital Henri Mondor à la place des champs de blé, des immeubles remplacent les marais, la rue Saint Simon est devenue une grande artère, les bus la sillonnent tous les jours desservant les environs et permettant l'accès au métro, nos petites rues goudronnées ainsi que nos trottoirs voient un afflux de voitures, les enfants ne jouent plus dans la rue, ils fréquentent des terrains de jeux, des parcs, des écoles neuves qui prennent bien soin de leur petite personne.

C'est le progrès, nous avançons et nous sommes tous confrontés à de nouvelles innovations mais je dirais qu'avec tout ce progrès, lorsque j'ouvre chaque matin mes fenêtres sur mon décor devenu urbain et non plus rural, j'ai une pointe de nostalgie, j'ai devant moi de grands bâtiments, des voitures très nombreuses dans la rue et plus de chant du coq, alors je laisse à d'autres le soin de parler de cette nouvelle vie dans cette petite cité où mon mari et moi sommes arrivés en 1939. De nouvelles perspectives la font plus agréable et plus confortable.

Madame A. FOURNET

Au temps des topinambours

Voici d'autres témoignages concernant la cité-jardin du Noyer Habru, provenant d'un groupe d'habitants que la rédaction a rencontré lors de la préparation du quatrième parcours du patrimoine architectural et urbain. Ce quartier est présenté dans le « Carnet de voyages cristoliens » n°4.

Ils sont une dizaine, dans le salon de Madame Vallée, tous originaires de la cité-jardin « Le Noyer Habru ». Derrière ce joli nom un peu énigmatique, un ensemble de petites maisons jumelles, situées Place de Neuflize et dans les rues avoisinantes : rue de Gourcuff, rue Saint-Simon, rue Ernest Mallet, rue Denfert-Rochereau, rue de Courcy…

La cité-jardin Le Noyer Habru a été construite dans les années 1925-1927, par la compagnie d'assurances générales. Le programme comportait 77 pavillons individuels, le plus souvent par 2. Les architectes, Joseph Bassompierre, Paul de Rutté et Paul Sirvin, se sont largement inspirés des cités-jardins anglaises. Les maisons possédaient un jardin d'agrément côté rue, et un jardin potager à l'arrière.



La Cité Jardins, rue Denfert -Rochereau Photo : Archives municipales



Photo :
Archives municipales
Fonds Madame Vincent

La délimitation des parcelles faite à l'époque est un vrai casse-tête et encore aujourd'hui, plus d'un géomètre a du mal à s'y retrouver ! Les noms de rue sont pour la plupart des noms de banquiers ou de militaires, attribués par la compagnie d'assurance puis validés par le maire Paul-François Avet.

A l'époque, la cité se trouve dans un site de sablières, à proximité du bourg de Créteil. Autour des maisons, ce sont des carrières, des maraîchers, des champs de blé et des champs de fraises.

Madame Pearron est née dans une maison de la Place Neuflize. C'est le docteur Casalis, le Maire de Créteil, qui a accouché ma mère précise-t-elle. Arrivés dans les années 1930, ses parents ont commencé par être locataires de la



Photo :
Archives municipales
Fonds Madame Vincent

maison, comme tous les habitants de la cité-jardins. Ces logements étaient d'ailleurs des logements sociaux destinés aux familles peu fortunées. A l'époque, les maisons ne comportaient pas de salle de bain. C'est après la guerre, dans les années 1950, que les pavillons ont été revendus à leurs occupants. Les familles étaient souvent nombreuses et vivaient avec les grands-parents.

De nombreuses maisons ont gardé leur aspect extérieur d'origine, mais ont été agrandies, rénovées, modernisées. Il était prévu que les acquéreurs se constituent en syndicat pour administrer la cité-jardins et assurer le respect des droits et des obligations de chacun. De fait, le lotissement comportait un règlement de co-propriété, et comptait un gardien, Monsieur Sacquet. On lui attribue la plantation des marronniers qui ornent la place. Monsieur Sacquet a fait bien des métiers. Il est même ensuite devenu moniteur d'auto-école.

Enfant, Madame Pearron fréquentait avec beaucoup de plaisir le patronage tenu par les sœurs, « en haut



Photo :
Archives municipales
Fonds Madame Vincent

du pays », dans une maison bourgeoise de la Grande Rue, en allant vers Bonneuil. Les sœurs assuraient le catéchisme, la couture, et surtout une activité théâtrale avec représentation ! Madame Douvry, elle, n'y allait pas souvent, à son grand regret, car elle était punie lorsque ses parents estimaient qu'elle n'avait pas assez travaillé !

La dernière guerre a profondément marqué les esprits. Les bombardements des années 1940 réveillent des souvenirs, comme cette sortie en car à Paris prévue pour les enfants puis annulée. Les cloches en verre des maraîchers étaient souvent prises, vues d'avion, pour des toits d'usines, et étaient donc la cible des tirs. Monsieur Blomme a perdu une cousine, tuée rue de Mesly. Il se souvient de ses oncles, pendant l'exode, qui sont partis en carriole depuis la ferme à Vajou jusqu'à Orléans.

La famille Vajou a longtemps cultivé les petits pois. Les habitants de la cité-jardins allaient les ramasser. Et les topinambours ? J'en ai encore qui repoussent dans mon jardin précise Madame Toitot. Madame Pearron, elle, se

souvient des cerisiers Montmorency, dont les fruits sont délicieux à l'eau-de-vie. Quand il y avait des fêtes, un manège s'installait sur le rond-point Champeval.

L'arrivée du métro a également bouleversé le quartier. Il y avait à la place du parking un terrain vague que les enfants appelaient « les montagnes russes ». Ils y faisaient du vélo et partaient à la chasse aux sauterelles. Les habitants ont eu très peur d'être expropriés par le chantier. En fait, ce sont les terrains maraîchers qui ont disparu. Les travaux se sont déroulés très vite, ne laissant guère de temps aux riverains. Le Général Billotte, maire de Créteil, voulait que le métro soit là pour l'ouverture du centre commercial régional. De fait, le centre commercial et les stations de métro « Créteil-université » et « Créteil-préfecture » seront inaugurés en septembre 1974. Après, pour aller travailler à Paris, c'était plus pratique, dit Madame Pearron, je gagnais trois quarts d'heure puisque je n'avais plus à aller jusqu'à l'église prendre le 204 qui me conduisait à Charenton.

Le temps a passé. Les habitants du Noyer-Habru, leurs enfants et petits enfants, ont gardé la convivialité et l'entraide des débuts. Les générations se côtoient, « on part aux sports d'hiver ensemble », la cité-jardins a même son site internet. Elle se modernise tout en souhaitant garder la qualité de vie qui fait son charme et son originalité.

A deux pas de l'école, un maréchal ferrant, ferrait…

Le ferrage des « mammifères ongulés périssodactyles ».

1949. Voilà bien des lurettes et trois générations que la boue et le crottin ne patinaient plus les pavés de la Grande Rue de Créteil et que nous n'avions plus de la mayenne dans nos souliers.
Mais ça n'y faisait rien : on nous grainait toujours dans la tête que, dans cet immédiat après-guerre, nous étions encore un peu à part dans la catégorie des enfants des villes, nous étions encore un peu de la campagne.
Tant et tant de preuves et d'indices de notre lignage terrien…

Episodes cocasses ou tragiques, figures pittoresques ou légendaires, Christian Baumgarth fait revivre avec bonheur un passé cristolien encore présent dans bien des mémoires. Pour notre grand plaisir, il évoque ici l'ancien maréchal ferrant de Créteil.



Photo : Famille Francheteau

Les versants du Mont-Mesly déroulaient encore des champs de céréales, de petits pois et de plantes fourragères. Il arrivait, encore, dans les temps d'avant les grandes vacances que Monsieur le Maire réquisitionne les enfants des écoles pour aller prélever les doryphores gloutons des feuillages des pommes de terre. Une boîte en fer blanc bien remplie, ras le couvercle de petites bestioles saletés, valait au cueilleur, une vraie reconnaissance citoyenne : les compliments de Monsieur le Directeur et une belle image.

Chaque matin d'école, un gros camion bâché déversait une grappe d'enfants en capelines et godasses qui arrivaient du hameau de Mesly et qu'on disait les petits bouseux…

Authentique patrimoine campagnard, il y avait encore à Créteil : deux fermes, cinquante huit maraîchers, un grainetier, un charron, un maréchal ferrant et dans l'étable Pagès, des vaches à lait qui ruminaient leurs rêves de prairie en écoutant couler le bras du Chapitre… Il restait encore, ici et là, de moins en moins c'est vrai, des gens de la terre attachés à leurs chevaux.

1949. Ecole Victor Hugo, dans la cour, la première stridulence du sifflet figea les enfants en statues de sel, la seconde produisit une mise en rang ordonnée et un branle-bas de silence obstiné qui allait durer jusqu'à la récréation.



Louis Allezard, l'instituteur
Photo : Adrien Baumgarth

Le tableau noir renseigné avant l'entrée en classe disait la datation et la maxime du jour.

C'était jour de leçon de choses, comme on disait, en ce temps-là, de ces moments où les maîtres entreprenaient d'ouvrir les yeux de leurs élèves sur la vie de leurs alentours, lesquels ne s'étaient pas constitués en environnement.

Louis ALLEZARD, le vieux maître à béret, qui s'apprêtait à partir à la retraite avait calligraphié à la craie blanche : «le travail du Maréchal Ferrant, le ferrage des équidés». Le chœur des écoliers qu'il avait à la férule ânonna avec conviction : «mammifères ongulés périssodactyles».

Les maîtres, en ce temps-là, savaient nous remplir de bonne science superfétatoire et faire de la mollesse de nos cabochons, du marbre à inscrire pour la durée de nos vies. Nous étions, il est vrai, de bien fameuses éponges à savoirs…

Quoi qu'il en soit, ce petit rien donnait de l'épaisseur encyclopédique aux chevaux qui venaient se faire saboter de neuf chez Monsieur SIMONET, le maréchal ferrant



Louis Allezard et son essaim de sages victor-hugoliens, année scolaire 1949-1950
Photo : Famille Baumgarth

qui boutiquait en sa forgerie située à l'angle de la rue de Joly et de la Grande Rue, à portée de chants d'enclume de notre école.

Mais il n'était pas question de partir, (pour une parenthèse récréative), sans préparation, les bras ballants emmanchés dans les tuyaux de nos blouses grises. Le vieux maître déploya sur le tableau noir une planche colorée qui représentait un énorme sabot de cheval. Il fallait tirer le meilleur profit d'une observation de la vie et surtout ne pas se faire des montagnes de souffrances des tribulations des sabots des chevaux. Les sabots, au fil ou au plat des outils, allaient être : rognés, taillés, brûlés, cloués, mais le cheval n'en souffrirait pas. Le sabot, enveloppe cornée de la dernière phalange des doigts des ongulés est parfaitement inerte et insensible : c'est un très gros ongle qui pouse et pousse ...



Taille de la corne et préparation de la sole pour un emplacement parfait
Photo :
Famille Baumgarth

Sus donc à la maréchalerie. Le vieux maître n'eut pas à policer les rangs : son béret périscope faisait le chien du berger et la cohorte marmailleuse fila doux jusqu'à former une haie en demi-cercle d'oisillons craintifs et respectueux. A bonne distance donc, des ruades et des projections d'étincelles ou de laitiers incandescents et de l'ombre du maître de la forge. Les chocs de la métallerie et les rougeoiements de la forge disaient que le maître ferrant fricotait déjà au profond de son antre, bien avant notre arrivée. Monsieur SIMONET avait sanglé son tablier de cuir d'une ceinture où pendaient les plus usités des outils à ferrer et, dans les minutes qui suivirent, il ordonna un furieux concert ballet.

Jongleur, sorcier, il puisait dans le râtelier aux trente et six tenailles : une pour chaque pièce, une pour chaque manœuvre, de la très longue à mettre au feu, à la



« Le feu de la forge nous mettait les mirettes en braise »
Photo : Famille Baumgarth

tenaille à crochets contre coudée et, mêmement dans la tintamarrante collection des marteaux : à panne, à frapper devant, à ferrer…

La spécificité et la précision de chacune des multiples opérations, imposaient au maréchal ferrant la possession et la maîtrise de la plus formidable panoplie d'outils de tous les corps de métier et seule leur manipulation permettait d'identifier leur usage : la tricoire servait à arracher les anciens clous, le rogne pied et la râpe permettaient de préparer le sabot, et le brochoir, et la mailloche, et le ferretier «tête de chat»…
Après avoir découpé, limé, relevé, Monsieur SIMONET passait de la forge, au billot, du billot à l'enclume, un vrai bourdonnant à dix mains qui manipulait, maintenait, martelait…
Et, dans le même temps, attentif aux soins et gestes du feu : actionnant le soufflet, maniant le tisonnier, le pique-feu, la pelle et la mouillette, le petit balai qu'on trempe dans l'eau et qui sert à asperger les braises qui s'affolent de leur trop plein d'incandescence.



Le servant à la bricole pendant l'essayage du fer
Photo : Famille Baumgarth

C'était, Monsieur SIMONET, une boule musculeuse et forte qui faisait chanter les enclumes : de la simple à marteler, à l'enclume à bigorne et talon ; un œil de noirceur, un tempérament trempé au commerce des chevaux et qu'il valait mieux aborder plein front, plutôt que de biais avec des idées travioles ou baguenaudantes.

Un teigneux du travail métallique et qui faisait méchamment suer son cuir humain, les sourcils hirsutes, un rien ombrageux, et sorcier absolu, pactiseur exclusif avec son feu de forge.

On était, à trois pas de là, mômes en pâmoison, fascinés par les gesticulations magiques, le soufflet titéen et les postures carnavalières du maître de la forge. Nous caressions les outils du regard : prouesses du tranchet, de l'étampe, des dégorgeoirs. Le feu de la forge nous mettait les mirettes en braise. Sérieux, concentrés, un peu canailles et moins paysans qu'on disait de nous, car un jet de pissat ou la cascade de crottin fumant lâchés par un cheval angoissé nous faisait nous choquer du coude et devenir bêtassous, franchement hilares, bien bourriques et moussaillons en goguette.

« La paix : c'est de nature ! »



Perçage du métal rougeoyant à l'étampe
Photo :
Famille Baumgarth

La voix du maréchal ferrant nous faisait rengorger dans l'instant nos cascades de rires. Pour avoir fait tant et tant de festins de lueurs de braises et de fumerolles, elle avait des gravités rocailleuses de torrent : la voix. Elle disait les ordres, bien directe, bien bourrue, et avec tant d'autorité que le plus filasse, le plus rogneux des chevaux n'y résistait pas, et nous les mômes, donc…

Derrière la maréchalerie, bien à l'abri de ses clôtures en bois, prospérait un arpent de province, discret, guilleret, ravissant, authentique survivance en plein cœur de bourg. Un somptueux jardin de légumes, ombré de baies à confiture et de fruitiers dans lequel Madame SIMONET, bêchant, sarclant, brouettant, manœuvrait tout le long de ses jours.

Navets replets, choux obèses, poireaux en parade, laitues surplissées, tomates rougebœuf, apoplectiques : tous légumes énormes, gouleyants, lauréats de comices, crâneurs…

Tous légumes morfales qui fouillaient profond dans une terre d'alluvions dopée au crottin, survitaminée aux roustissures de corne et qui gloutonnaient par les racines, bien au-delà de la satiété.

Madame SIMONET savait, d'instinct et d'approche aimable, que faire du surplace sur trois sabots, le temps d'un ferrage était un exercice angoissant pour les chevaux, aussi, en fin de cloutage et, en manière de récompense, leur tendait-elle une poignée de carottes. Ces carottes arrachées au profond de la matrice légumière étaient si démesurées, en si bonne santé, que bien des percherons, pour les croquer, se démantibulaient, comiques, et faisaient leurs mâchoires d'ânes.
En fond de jardin, dans une cagna bien paillée, la maréchale entretenait un désordre de poules et trois paires de lapins lardés comme des capucins.
Ce jardin de ville qui sentait si bon l'autrefois et l'ailleurs, était aussi un lieu joyeux où, de la naissance du printemps aux ultimes avatars de l'automne, en grande agitation plumeuse, s'égayaient des sansonnets et des rouges-gorges qui menaient des sarabandes piailleuses.
La présence de la colonie des rouges-gorges s'expliquait moins par leur réputation de familiarité et leur goût du commerce de proximité avec les humains que par la présence dans les environs de la forgerie d'un gisement inépuisable de crottin où puiser à s'échauffer le gésier et s'embecquer par bâfrées frénétiques, des graines d'orge et d'avoine non digérées.
Il y avait aussi rouge-gorge, parce que la boutique du maréchal ferrant attirait les badauds ; or le rouge-gorge est réputé pour être l'oiseau le plus faraud, le plus m'as-tu vu de toute la piaferie. Boule de plumes bien délurée, qui n'aime rien plus que de se mettre le jabot en pleine lumière pour faire admirer aux parterres d'humains, la tâche rouge qui rappelle, dit-on, qu'un de ses lointains ancêtres assista de si près à l'agonie du Christ qu'il y fut taché d'une goutte de sang, indélébile, pour l'éternité de sa descendance.
Il aurait été bien saugrenu de ne pas tenir ce propos pour plausible puisqu'il avait été tenu, avec sérieux semblait-il, par Monsieur ALLEZARD, notre vieux maître ironique



Le fer chauffé au rouge est ajusté sur le sabot
Photo : Famille Baumgarth

qui ne se serait pas abrité sous le porche d'une église même pendant une réplique du Déluge… En fin de ferrage, peu après « l'opération carottes », Monsieur SIMONET et le propriétaire du cheval «saboté» de neuf s'enfoncèrent dans la pénombre de la boutique pour aller trinquer, selon l'usage, à une affaire rondement menée et ce cérémonial mit fin à la belle récréation. Monsieur ALLEZARD frappa dans ses vastes battoirs le retour au devoir d'études : il était temps, pour la troupe bien ébahie, de s'ébranler vers l'école, de réintégrer la salle de classe et de s'y abîmer dans le moins drôle de la « leçon de choses », le pensum, la rédaction, la mise des images en tresses de mots…
Cinquante-six ans plus tard, un homme ancien, bien ballot de ses pensées, racine ses chaussures en face de l'office notarial, à l'angle de la rue de Joly et de la Grande Rue ; il cherche à coltiner ses souvenirs à la réalité, il cherche sous le macadam l'empreinte de la maréchalerie, il cherche la main de l'instituteur pour y déposer la copie…

« On ne connaît pas son enfance ; on la rêve », O. MILOSZ. Il y a des rêves ténus, comme des réminiscences.

Christian BAUMGARTH

Retour de Valparaiso

Autre fidèle chroniqueur de « Créteil se raconte », Paul Olivieri laisse dériver son imaginaire, et le nôtre, au fil de la Marne.

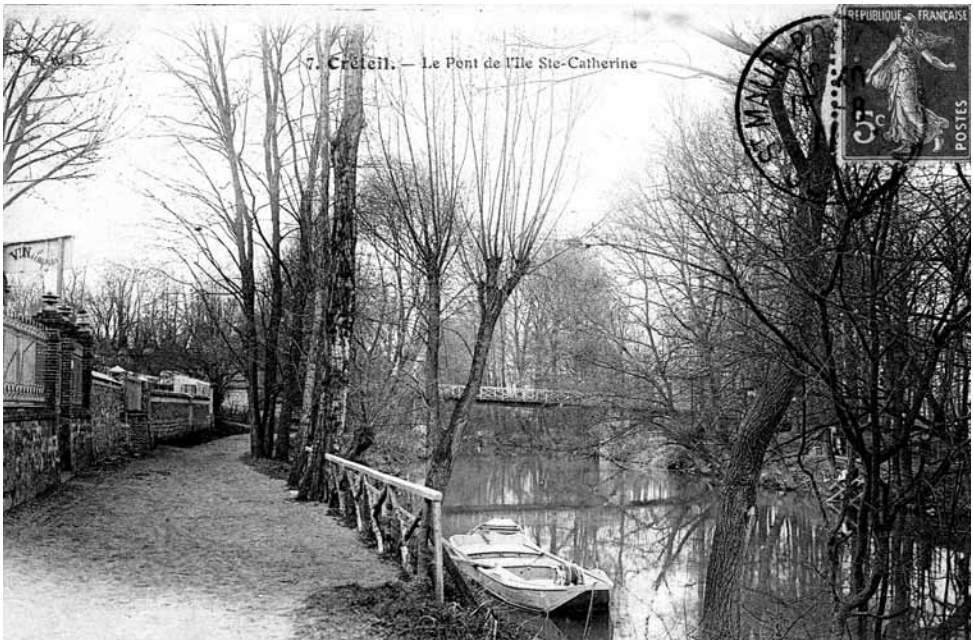
Voiciunehistoireimaginaire.Moinsimaginéed'ailleurs que suscitée, suggérée par Créteil, belle marinière, ses écluses, ses péniches, ses îles…
Avec deux jeunes cristoliens, Théo et Olga, contemplatifs, admiratifs depuis le pont de Créteil. Amoureux l'un de l'autre, en quête de travail, avec pour passion commune une très forte attirance pour la mer, l'océan, le grand large. Leur errance les conduisit très loin. Ils trouvèrent un «job» sur un vieux rafiot «le Cunégonde» qui assurait le transport des peaux entre Valparaiso et la Terre de feu.



Le barrage de Créteil
Photo :
Archives municipales

Le pont de Créteil était loin, très loin. Théo et Olga aimèrent ce métier et ils s'y initièrent très vite. Théo devint même «capitaine» sur le tard, expert en peausserie. Olga fut souvent rudement traitée, voire maltraitée par son ami aimant mais coléreux et vulgaire. Ils s'aimaient fort quand même et en dépit du comptage pénible et fastidieux des lots de peaux qui lui était dévolu, Olga trouvait son lot de consolation et de satisfaction auprès de celui qu'elle appelait son ours brun. Durant des années, de Valparaiso à la Terre de feu, de Trébizonde à Tunis, nos deux cristoliens participèrent, souvent heureux, parfois repus, à la vie agitée, colorée des ports, à la cohue des quais, aux rotations des grues et des monte-charges, au milieu des odeurs d'étoupe, du tonnerre des tonneaux et des barriques, de l'ahan des portefaix.

Puis vint un jour, un soir exactement où une inconnue chagrine, s'invita avec nos deux compères aux marches d'un musoir entre Macao et… Créteil. La nostalgie… « Je suis lasse Théo. Toi et moi n'avons plus vingt ans. Nos kilomètres-mer valent bien quelques bons points de retraite, j'aimerais revoir Créteil… »



Le pont de l'île Sainte-Catherine
Photo : Archives municipales

Bof, mais j'en ai ma claque moi aussi. Les peaux, le tanin, je ne pensais pas aux nôtres de peaux. Elles ont pris un sacré coup de vieux. Tannées, ridées, allez go ! on rembarque pour Créteil. Et d'un tour de main, il arracha et jeta dans l'océan la casquette de vieux loup. En route pour les écluses, les péniches, les cygnes, les ragondins, l'eau douce. « J'en ai marre d'avoir le cuir tanné ».

Théo, Olga prirent ainsi congé de l'océan. Ils suivirent longtemps la dérive de la casquette lustrée, l'effilochage laineux des motifs à carreaux disparaître. Puis, le minuscule pompon flotteur leur fit un dernier coucou avant de disparaître lui aussi, au bout du zoom.

Théo et Olga

Le capitaine s'appelle Théo
Fier d'avoir fait le tour du monde
Il transportait des tonnes de peaux
Sur son rafiot le Cunégonde
Sa femme Olga comptait les lots
Ses longs cheveux blanchis de sel
Retombaient sur des yeux hublots
Théo l'appelait vieille gamelle
Expert en peaux
Théo connaissait les fourrures
Lapin, vison et même oslo
Il avait le toucher très sûr
Olga comptait, comptait sur lui
Les yeux chassieux, bottines larges
Elle s'ébrouait mouillée de pluie
Et repartait, vaillante, ranger son poids de charges
C'est pas marrant soupirait-elle
Ces poils qui volent au-dessus des peaux
Toi tout là-haut à la jumelle
Tu te contentes de faire le beau
Ecoute Olga, les poils qui volent
Ma barbe en connaît quelques-uns uns
Tu la respires, tu la cajoles
Tu l'aimes bien ton ours brun
Le capitaine s'appelle Théo
Au bout des doigts, toucher unique
Il s'y connaît, expert en peaux
Il traite sa femme de…peau de bique

Puis vinrent les jours où tout s'arrête
Créteil, leur ville, jamais oubliée pour autant
Ils retournèrent y faire retraite
Au bord des îles de leurs quinze ans
L'île Brise Pain près de l'écluse
La barque mauve sous le tilleul
T'en souviens-tu Théo, tu m'y tenais recluse
Un maraîcher grincheux faisait souvent la gueule
L'île Sainte Catherine coiffait tous nos dimanches
Au Bras du Chapitre, je t'étreignais la main
Dans l'Allée des Coucous, tu enlaçais mes hanches
Nous rêvions de grand large vers la rue du Moulin
L'île des Ravageurs la glisse des péniches
De notre petit bois, nous leur faisions coucou
Embarquer pour le sud sur un rafiot fétiche
Vendre poissons et peaux, vivre notre rêve fou
On programmait des tours du monde
Créteil fixait nos rendez-vous
Sur un gros agenda le long des eaux profondes
Marquises, Trébizonde, escales un peu partout
Auditeur au long cours de cette longue histoire
Dépeçage et embruns autour de poils et peaux
Le ragondin craintif ne perdant pas mémoire
S'enfuit donner l'alerte là-bas sous les roseaux.

Paul Olivieri

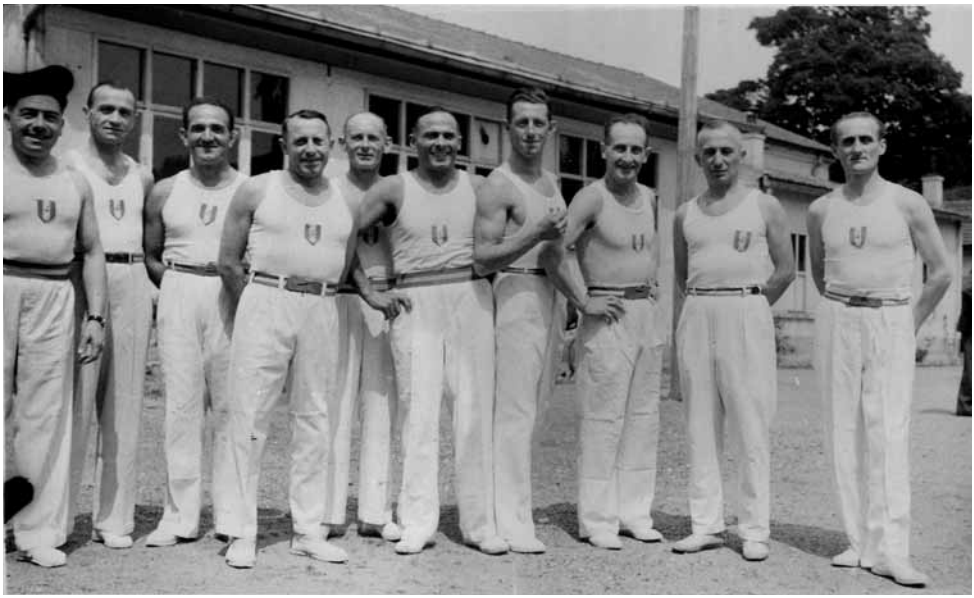
François DESMONT

Joinvillais et Cristolien : Passionnément…
1906 - 1955

François DESMONT est né à MONS EN BAREUL en 1906, enfant du Nord. En plat pays, pour scruter l'avenir, au plus loin possible de l'horizon, il faut se camper bien droit, se tendre des mollets à la nuque, tête haute : ça peut produire une posture d'homme pour la durée d'une existence et même d'une légende…

Depuis la fin du XIX^{ème}, dans la France qui s'urbanise, se développe un formidable réseau d'associations athlétiques et gymniques ; leurs bannières les annoncent : «Alliance, Fraternelle, Amicale, Vie au Grand Air…». Elles sont animées par de francs, farouches citoyens républicains, souvent instituteurs à béret que l'on disait hussards noirs de la République, promoteurs, prosélytes, zélateurs d'une confraternité active pendant le temps d'école et bien après, et attachés aussi, par de saines occupations sportives et culturelles, à détourner la jeunesse, la faire passer au large des bistrots et troquets de bons coins, bien nombreux, bien attachants et bien assommoirs.

A Créteil, depuis le 1er octobre 1907, l'Amicale des élèves et anciens élèves de l'école de garçons Victor Hugo…



Les moniteurs de l'école de Joinville Photo : Desmont-Malaval

Ailleurs, vers septentrion…. En 1920, François DESMONT entre dans la société gymnique de son quartier la : «FIVES SAINT MAURICE» et c'est d'emblée le grand bonheur irradiant, le grand embrasement par la révélation de sa vocation.

Il adhère totalement à cette fraternelle et exigeante fratrie, à ses valeurs ; elle va lui mettre le feu du sport en tête et lui baliser le chemin de vie.

En 1925, il obtient le diplôme de maître de gymnastique de l'Ecole Normale de Lille.

En 1926 : service militaire : il est affecté à l'enseignement du sport au Centre Régional d'Education Physique de Strasbourg.

En 1930 : François DESMONT réalise le rêve d'une existence en intégrant, en qualité de moniteur du cadre fixe, la prestigieuse Ecole Supérieure de Gymnastique de Joinville.



Photo : Desmont-Malaval

En 1930, François DESMONT a trouvé sa planète lumineuse : deux décennies d'un parcours professionnel et sportif d'exception. «Educateur expert, exemple et guide, le type parfait du Joinvillais» dira le Directeur de cette grande maison en un temps où l'on n'ourlait pas aisément aux manchettes, des louanges ailées ; et athlète de haut niveau polyvalent : champion de France de voltige et de saut au Cheval d'Arçon, remarquable aux anneaux, aux barres, à la roue humaine…

En 1933, le temps d'une parenthèse estivale, François DESMONT est affecté par l'Ecole de Joinville, à AUDIERNE, pour y assurer l'animation sportive de la colonie municipale de Créteil.

Troisième, ultime, décisive rencontre et port d'attache… AUDIERNE, en bout de Finistère, un endroit magique, vertigineux et furieusement breton : de l'amadou, propre à enflammer la jeunesse de CRETEIL, bien faubourienne,

quand même et à la faire rêver, en vrai, des aventures chaudes comme dans les romans bien aboutis.
AUDIERNE, le Château de Locquéran et son environnement encore bien sauvage, dénivelé, broussailleux, boisé : un décor grand costume taillé pour grands jeux et cavalcades.
AUDIERNE et son extravagante petite rivière, le Goyen, qui coule au bas du Château, rien à voir avec la Marne qui ne caprice que ses inondations ; un petit cours d'eau qui traîne sur son lit de vase marine moussue au temps du reflux et qui se gonfle, hardi, orgueilleux fanfaron, bien lécheur de ses berges lointaines au temps du flux et même bien conquérant quand il fait ses équinoxes…
AUDIERNE, une belle plage à dunettes, pas avare de son tapis de sable, une un peu plus lointaine virée à faire chauffer les espadrilles mais du rendement de bon bonheur au pas cadencé, chanté : la descente du Château, la traversée du grand pont enjambeur du Goyen, la déambulation le long des quais bruissants, odorants, poissonniers, la forêt des mâtures, l'enfilade des entrepôts, des bistrots. A l'arrivée : les jeux sportifs, les pyramides humaines, la baignade ; il insufflait de la grande vaillance, Monsieur DESMONT, ça empêchait pas de rêver d'un petit camionnage pour le retour…
AUDIERNE et les petits cristoliens ! Le moniteur de Joinville pratiquait la formation des jeunes hommes qui allaient, à leur tour, encadrer la jeunesse ; la marmaille ne lui était pas familière : il allait découvrir, apprécier : rien que de la gagne !…



Sur la plage d'Audierne
Photo :
Desmont-Malaval

François DESMONT se prit, d'emblée, d'intérêt passionné pour les enfants ; ils le lui rendirent dans l'instant par incrustation, dans leurs regards, de l'émerveillement en paillettes. Il faut dire aussi, pour tout comprendre et sans se hausser du col, que Créteil a toujours produit de la belle jeunesse.

Il faut dire, parfois peut-être, quelques-uns, un peu cabris ou ouistitis dans leurs trajectoires, un peu arsouilles comme des colibris désencagés et même un peu asticots lurons pendant les longues siestes, mais sympathiques ; échevelés mais pas manièreux, teignes, bourriques ; des petits francs du collier, bien cerclés à l'école, Victor-hugoliens, de la graine d'enfants qui écoutent avec leurs yeux et qui déboulinent au sifflet ; bonne engeance sportive, pas ramollie des mollets… Des séducteurs bien charmeurs et réciproquement.



En ce temps-là, AUDIERNE, enfin, c'était aussi et cela explique le souvenir vivace dans la mémoire des anciens, d'un temps d'enfance idyllique, une étonnante équipe de Direction : BASILLE, Directeur de l'école Victor Hugo, GUYARD, instituteur et leurs dames, maîtres et maîtresses reconnus, exigeants, valeureux et passionnés.



Photo : Adrien Baumgarth

La colonie de vacances, c'était, pour l'encadrement, de tôt le matin à bien tard le soir, sept jours la semaine, sur le pont ; avec les enfants et pas de place pour l'épate, l'esbroufe…
Une discipline droite, une rectitude chaleureuse : pas un mot qui dépasse, froisse, irrite ou cogne ; une prestance authentique, François DESMONT, le moniteur de sport dynamique et inlassable fut vite adopté, d'instinct et de race par ses pairs.
Les éducateurs d'exception n'ont pas à se flairer longtemps pour se reconnaître et se constituer en bande.
S'agissant de l'équipe d'AUDIERNE, seule la guerre, le 3 septembre 1939 interrompra le plein exercice de cette complicité éducative. En attendant, la rencontre de cet été 1933 en extrême Bretagne, va faire long feu à CRETEIL…
Messieurs BASILLE et GUYARD étaient aussi respectivement Président et Trésorier-animateur de l'Association Amicale des élèves et anciens élèves de l'école de garçons Victor Hugo, association loi 1901 - à vocation éducative, lyrique, sportive et dansante, créée le 1er octobre 1907.
Bien vivace, active et rayonnante en son CRETEIL d'alors, l'Amicale qui « a pour but de resserrer entre ses membres, des relations d'amitié et d'ériger ces relations en liens durables de solidarité fraternelle» : conférence, excursions, danse, ping-pong, fêtes familiales, dessin, musique vocale et instrumentale, activités sportives…



Photo : Desmont-Malaval

Mais depuis quelques temps, la section sportive vivotait, pas bien alerte : une fois par semaine quelques ombres besogneuses virevoltaient sur les tapis et s'étiraient sur les espaliers du préau de l'école Victor Hugo. Mais le Président et le Trésorier, Monsieur BASILLE et Monsieur GUYARD pour la rentrée 1933 revenaient d'AUDIERNE avec une fameuse prise dans la musette : François DESMONT, le moniteur de sport bien entiché de ses compères et, on peut dire, plus encore de ses gamins de Créteil.

Le temps de s'ébrouer, de se familiariser avec la cour de l'école Victor Hugo, son préau gymnase et son bric à brac gymnique, de manœuvrer quelques fameuses séances, il faudra peu de temps au gymnaste champion pour faire parler les bouches dans les oreilles et susciter un incroyable engouement.

Il faudra bientôt dédoubler les entraînements et multiplier les ateliers, acheter du matériel et aérer longuement le préau après les séances : des dizaines de jeunes gymnastes vaillants aux manœuvres, à faire couiner les plinthes et les tremplins ça produisait des sueurs à pleins baquets et de l'odeur de sauvagerie pas possible : tous signes d'excellente santé !

En mars 1935, une première fête de la gymnastique organisée par l'Amicale va remplir la cour de l'école d'une



Au stade municipal
Photo :
Adrien Baumgarth

belle foule joyeuse et débonnaire : 85 enfants vont effectuer des démonstrations d'ensemble, des exercices au sol, monter des pyramides. François DESMONT va se produire avec quelques collègues athlètes de l'Ecole Supérieure de Joinville : barres parallèles, barre fixe, cheval d'arçon, voltige… du grand art, du grand émerveillement et pour l'Amicale en devenir de grande société gymnique un formidable événement promotionnel.

Et de fait…

La lecture du Journal de l'Amicale est éloquente.

28 juin 1937 - « 80 jeunes gens se sont entraînés sous la direction de Monsieur DESMONT : 44 présentations au brevet sportif - 43 succès ».

5 janvier 1938 - « la section gymnique, savamment dirigée, compte 114 inscrits ». Et chauffent les agrès, le mardi et le jeudi, Monsieur PECHON, Instituteur sportif vient prêter main forte à François DESMONT.

L'Amicale a le grand vent en poupe, organisatrice ou invitée ; elle est de toutes les fêtes et manifestations de plein air de cette période qu'on dira bientôt : «d'avant guerre», une époque rude mais chaleureuse, débonnaire et festive ; un temps où l'on aimait exposer sa jeunesse au soleil dans les kermesses joyeuses…



Fantaisie autour du cheval d'arçon
Photo :
Desmont-Malaval

3 juillet 1939 - incroyable mobilisation populaire pour la fête de l'enfance : 550 entrées payantes au stade municipal. Un formidable rassemblement : danse, chants, jeux d'athlétisme et grande parade gymnique de l'Amicale : tout son savoir-faire et toute sa ferveur…

Pour raison de grande tourmente guerrière, il n'y aura pas de rentrée sportive sur la ligne Maginot.

Les années qui suivirent enchevêtrent les aléas de l'Histoire et ceux d'une destinée: la débâcle douloureusement vécue, la démobilisation, l'affectation au Collège National d'Antibes, le retour à Joinville et Créteil en mars 1943, l'engagement dans la Résistance, l'Armistice, la paix… et le temps long de la reconstruction d'une nation exsangue…
A son retour d'Antibes, en mars 1943, François DESMONT va constater l'entrée en hibernation de l'Amicale ; le préau et la cour de l'école Victor Hugo ne bruissent plus de leurs liesses sportives.
Les autorités occupantes n'avaient pas autorisé la poursuite d'activités associatives dans un lieu public clos, jugé, probablement, trop propice aux échanges de vues.

Clément GUYARD, François DESMONT et leurs cohortes gymniques vont trouver refuge sous le giron de l'Union Sportive de Créteil qui va créer, pour les accueillir, une section culture physique et athlétisme dont le Président de l'Amicale sera, naturellement, le premier Président.

C'est un temps d'exil, au bout du bout de la Grande Rue…

Sur le stade municipal : on court, on saute, lance des installations bien approximatives, mais, les gymnastes n'y oublient pas leur vraie nature ; ils font dans l'hébertisme et ne manquent jamais de conclure leurs séances d'entraînement par des parades d'écureuils dans les grandes roues métalliques, des sauts cabriolés sur les pelouses : mille appuis, équilibres, portersetpyramides, comme autant de gammes nostalgiques…

La parenthèse U.S. CRETEIL durera jusqu'à la rentrée scolaire d'octobre 1948. Il faudra attendre le 28 mai 1948 pour que le Président de l'Amicale évoque en Bureau Directeur, la reprise des cours d'éducation physique.

Le 15 septembre 1948, il aura la joie d'annoncer « de même, les cours d'éducation physique et sportive seront rétablis, comme ceux d'athlétisme, comme avant la guerre, sous la haute direction de Monsieur DESMONT (filles et garçons), Monsieur GUYARD verra la Directrice de l'école des filles ».

Les femmes ont le droit de vote depuis 1945 : les filles font leur entrée à l'Amicale et avec quelle fougue !…

En quelques semaines, la jeunesse de Créteil, réputée bien énergique de sous ses sandalettes et qui était fameusement en manque de pratique sportive depuis près d'une décennie pour les garçons (un demi-siècle pour les filles ?)… déboulina de partout dans l'école Victor Hugo, un vrai grouillement d'asticots joyeux : petits pois sauteurs mais sans les vociférations et luronneries intempestives, bien disciplinés bien aux consignes, bien rigoureux athlètes dans leur comportement.

Le bilan de décembre 1948 fait état de 157 inscriptions dont un généreux tiers de filles : la belle aventure de l'Amicale reprenait et avec quelle voiture !

François DESMONT aux fours et aux moulins : dans la cour, sous le préau, sur le sautoir créé dans la cour de la salle des fêtes ; le grand ordonnateur ubiquiste avait organisé ses troupes dans le temps et l'espace, de l'horlogerie gymnique rigoureuse et méthodique, du grand ordonnancement au cordeau ; chacun son rôle dans l'athlétique fourmilière : des chefs d'atelier, des chefs d'appareils, enfin, pas de chefaillons : des responsables !…

Au stade municipal se déroulaient les grandes fêtes de plein air : des Ecoles, de l'Enfance, du 14 juillet. Un stade bien représentatif de l'époque, bien fruste et bien rustique, mais qui n'embourbait pas le moral, un bon vieux stade pour qui l'on avait du goût et de la politesse : une



En route pour la fête
Photo :
Desmont-Malaval

pelouse un peu bosselée, une piste en mâchefer, qu'on disait la centrée…, des vestiaires en bois chapeautés de tôle ondulée, quelques aires d'évolution, dépendances follement herbues, deux poteaux de pin sur piliers de béton, bien ronds troncs de bois d'arbre pour les équilibres et vive la joie de se bousculer les énergies !…

Les grandes fêtes, éblouissants préludes à l'été et d'autant plus que, de mémoire de ce temps-là, le soleil déclinait rarement l'invitation qui lui était faite de rayonner son chaud : ça faisait comme des feux d'artifice sauf que les pétales des explosions étaient blancs et les explosions silencieuses.

Des enfants, des adolescents, de jeunes adultes, tous raides fiérots dans leurs blancs uniformes d'athlètes, exécutaient des mouvements d'ensemble bien ouvragés, des pyramides humaines à trois et à quatre étages, des équilibres, des sauts, des voltiges, des exercices à la roue humaine, des serpentins de roulades, des exhibitions gymniques aux barres parallèles, à la barre fixe, au cheval de cuir et d'arçon…

Les grandes fêtes du stade commençaient à l'école Victor Hugo : grands préparatifs et ultimes passations des consignes. Grand rassemblement devant la Mairie et défilé par la Grande Rue et la Rue de Paris jusqu'au stade.



La fanfare de Créteil : une bien fameuse clique
Photo : Adrien Baumgarth

Le plus souvent en tête, du grand ébranlement, devant la bannière de l'Amicale, donnant le do, le fa, et le pas, la fanfare de Créteil, une alors bien fameuse clique ; des musiciens redoutables qui ne jouaient jamais aussi juste et éclatant qu'après avoir bu toutes les buvettes… La musique contribuait, elle aussi, à la réussite des fêtes ; elle faisait sortir les cristoliens de leurs maisons pour se mêler au cortège et le gonfler, carrefour après carrefour, foule en liesse, déferlante sur la chaussée pavée.
Il était alors, possible et ordinaire, de brider les impatiences voiturières sur la route nationale et faire rouler les automobiles au pas, derrière les piétons en joie de goguette…
Elles ne manquaient jamais de réjouir et totalement réussir, les prestations de l'Amicale.

Un bien beau lendit
Photo : Desmont-Malaval



Dans les années 50, l'Amicale présentait une si belle et si qualitueuse vitrine de jeunesse sportive, sa réputation était telle, qu'elle était invitée à se produire jusqu'à bien loin dans les alentours de Créteil.



Photo : Desmont-Malaval

Un vilain jour de mai 1955, il y aura foudroiement de son guide et plus rien ne sera plus comme avant : il y aura changement d'époque.

François DESMONT succomba à une crise cardiaque le 11 mai 1955. Deux jours plus tôt, il était au milieu de son essaim d'enfants et, si solide, roc pas possible, que la nouvelle glaciale, incongrue, suffoqua la ville incrédule.

Les obsèques eurent lieu le 14 mai 1955 ; une longue, sombre pérégrination en tristesse absolue, de la maison familiale du Bras du Chapitre au cimetière, via l'école Victor Hugo où les enfants et leurs maîtres rassemblés sur le parvis firent l'hommage d'un long silence ému, l'ancienne Mairie, la Grande Rue, un cortège qui gonfle et s'étire en foule, l'office religieux à l'Eglise Saint Christophe, un moment de grand recueillement en présence de tous les moniteurs et cadres de Joinville, la rue de Paris jusqu'au stade, le chemin habituel des parades gymniques et fêtes athlétiques, des défilés de jeunesse qu'il avait si souvent dirigés, et au-delà, le cimetière…

Jamais depuis la cérémonie d'inhumation du Maire Paul François Avet, le cimetière de Créteil n'avait accueilli autant de visiteurs. Il fallut de longues minutes au cortège qui n'en finissait pas de déambuler sa consternation, pour constituer une assemblée figée dans son recueillement.



Fête des écoles, la parade Photo : Desmont-Malaval

Le cercueil reposait sur un catafalque ; sur le cercueil, un coussin incarnat épinglé des décorations que leur récipiendaire, à l'humilité farouche, avait confiées au profond d'une armoire aux trophées : Médaille d'or de l'éducation physique et du sport, Croix d'officier dans l'ordre des Palmes Académiques, Médaille militaire, Médaille de la Résistance.

Ce jour-là, nimbées de lumière, elles disaient l'exemplarité d'une existence accomplie, scintillante et sublimée par ses engagements altruistes et féconds.

François DESMONT, il était de l'Ecole Supérieure des Sports de Joinville, comme on est d'un pays, et même ceux qui ne savaient ni leur histoire, ni leur géographie sportive le savaient, même s'ils cheminaient sur un trottoir d'en face…

Monsieur CHALIVOY, Directeur de l'Institut National des Sports et André DASSIBAT, Maire de Créteil par leurs panégyriques mirent le feu aux émotions.

Le Directeur de l'I.N.S. dit l'étincelante rencontre entre la prestigieuse école qui ne certifiait que des hommes d'acier bien trempé et un jeune gars du Nord obstiné de passion pour le sport et son enseignement «un peu rude d'aspect mais l'œil clair, souvent gai, il représentait le type parfait du Joinvillais, gymnaste égal aux meilleurs, athlète complet, entraîneur irrésistible. On ne lui confiait pas une classe

de nouveaux, sans que ceux-ci ne sentissent, à la minute même, qu'ils étaient entre les mains d'un homme aux mains fermes, exigeantes, obstinées mais tout ensemble, patientes et prudentes. Sans discours, avec un art tout inné de la conduite des jeunes, il leur faisait aimer l'action et le risque».

André DASSIBAT, Maire de Créteil, évoqua les engagements cristoliens de François DESMONT, son inlassable et indéfectible activité à la tête de la section sportive de l'Amicale des élèves : « Il a su se faire aimer des enfants par sa paternelle autorité, sa connaissance approfondie du métier, son impartialité à toute épreuve ». Educateur émérite, guide et exemple.

Au premier rang, aux côtés de Madame DESMONT et de sa fille Francine, Clément GUYARD, l'ami, le compagnon des heures cristoliennes, incapable de dire à tous le bonheur des belles heures d'Audierne et de l'aventure de l'Amicale, resta figé dans un mutisme entêtant.

Tout le monde à Créteil savait le vieux maître passionné, un formidable diseur de mots, chaleureusement volubile ; il fallait un bien grand sinistre, pour ne lui faire produire qu'un silence, il est vrai, assourdissant.

Dans cette cérémonie de l'adieu, le temps de l'évocation de son existence, tout le monde aurait voulu qu'il dure et dure, chacun aurait aimé entendre encore et encore, dire les prouesses humaines du maître défunt, manière de s'entêter



à retenir par la manche une parcelle du temps d'avant… Inexorablement arriva le temps où chacun effectua sur le cercueil le petit signe de connivence, de la nature et de la couleur du lien qui les unissait ; le dépôt d'une fleur, la présentation des condoléances, pour le temps de la dispersion, à pas reculés, du repliement triste sur soi et les réminiscences personnelles des temps de bonheur partagé où l'on s'embrasait, têtes et muscles en feu, en s'élançant, sautant, roulant, planant… Des centaines et centaines de jeunes sportifs orphelins, des cœurs en miettes pour longtemps, longtemps…

Christian BAUMGARTH

La création des recueils « Créteil se raconte » est née de l'opération
« Créteil se raconte » initiée par les Bibliothèques de Créteil en 1999 et 2000,
en collaboration avec de nombreux partenaires.

« Créteil se raconte » remercie chaleureusement toutes celles et ceux
qui ont bien voulu apporter leurs témoignages, en particulier
Christian Baumgarth, Michel Cartier, Madame Fournet, Paul Olivieri,
Françoise Vallée et ses voisins du Noyer-Habru
et Françoise Wyss
pour leur collaboration à ce numéro,
et les services municipaux qui ont contribué à la réalisation de ce recueil.

Si vous désirez vous procurer les numéros précédents
ou si vous voulez vous aussi apporter votre témoignage,
n'hésitez pas à nous contacter...

« CRÉTEIL SE RACONTE »

Direction de la Culture :
Hôtel de Ville
Place Salvador Allende
94010 Créteil Cedex
Téléphone : 01 41 94 29 14
ou 01 41 94 29 10
Fax : 01 41 94 29 00
E-mail : culture@ville-creteil.fr

Direction des Bibliothèques :
22, rue de Mesly
94000 Créteil
Téléphone : 01 42 07 52 52
Fax : 01 42 07 52 29
E-mail :
bibliotheque.creteil@agglo-plainecentrale94.fr



Réalisation :
Direction de la Culture
Rédaction :
Christiane Bélert
Mise en page et Impression :
Imprimerie Municipale